

Chronique des livres

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **27 (1959)**

Heft 6

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Chronique des Livres

Deux nouveaux livres de Carlo Coccioli viennent de paraître successivement en français. Évènement important pour tous ceux qui se sont attachés au talent passionné de cet écrivain. Pour la plupart d'entre nous, évidemment, cet attachement date de «Fabrizio Lupo» qui fut pour la génération de 1950 le premier grand roman basé sur l'étude d'un cas d'homosexualité sans être pour cela pornographique ou bêtifiant. Ah! ce succès de «Fabrizio» ! Il fut un temps où chaque garçon, du plus raisonnable au plus dévergondé, n'abordait ses amis qu'avec cette question aux lèvres : «Avez-vous lu Fabrizio ?» Non que tous l'aient lu en entier, ni surtout bien lu. La partie centrale du livre, ce rêve que l'on pourrait qualifier de surréalisme lyrique, n'était souvent que feuilletée (quel méchant parla à ce sujet de d'Annunzio ?). Mais enfin, c'était une merveilleuse histoire, très savamment dosée, pas plus scabreuse qu'il ne fallait. Et les dernières phrases du livre n'avaient pas besoin d'être traduites de l'italien pour éveiller une émotion dans tous les cœurs : «Tu vivi, io vivo, abbiamo volontà e speranza di vita . . .»

Maintenant, les années passant, il est d'assez bon ton de déclarer Fabrizio un peu démodé. Une des caractéristiques de notre époque est que les générations se renouvellent à une cadence précipitée. Avant, il fallait vingt ans pour renouveler une jeunesse, maintenant en cinq ans au maximum on est dépassé, écrasé, et la vague d'hier avec ses pompes et ses œuvres semble aussi vieille qu'un début de siècle. Et pourtant . . . Et pourtant nul n'a rien fait de comparable à «Fabrizio Lupo» sur ce sujet. Non, pas même Carlo Coccioli.

Cet écrivain qui nous venait d'Italie, de Florence exactement, de Florence dont il représentait si bien la passion bouillonnante teintée de mélancolie, la couleur de sang tamisée par le poudroïement d'or du ciel le plus clair du monde, cet écrivain avait déjà plusieurs beaux romans à son actif, publiés en Italie et qui nous vinrent à la suite de «Fabrizio». Qui connaît ce livre adorable — s'il m'était permis de donner un avis personnel, je dirai son meilleur — : «La petite vallée du bon Dieu» ? Et «La ville et le sang», ce chant des rues de Florence, quand Carlo Coccioli maintenait, encore le drame plus près de la tragédie que du mélo ?

Et puis, il est arrivé un grand malheur à Carlo Coccioli, — non pas à lui, il semble au contraire s'en porter fort bien ! — mais à ses lecteurs, à ceux qui l'aimaient. Carlo Coccioli a découvert le Mexique, il est devenu Mexicain. Il n'y a aucun mal me direz-vous à devenir Mexicain, on peut être Mexicain et fort honorable et même écrivain de talent. Sans doute, mais on ne peut plus être Carlo Coccioli, du moins plus celui que nous aimions à travers ses premiers livres. Cela a commencé avec «Manuel le Mexicain» qu'il écrivit au cours d'un premier séjour dans le nouveau monde. En comparaison, la partie centrale de «Fabrizio» qui avait déjà rebuté par son étrangeté était le parc de Versailles à côté d'une jungle. Cette histoire — d'ailleurs belle ! — d'un garçon jouant le rôle de Jésus dans une représentation de la Passion et mis à mort comme Lui, était si touffue, décousue, volontairement construite en tous sens

sauf le bon sens, que j'entendis nommer à son propos Picasso, Le Corbusier, et . . . autres. Le Mexique commençait son œuvre, le beau jardin devenait forêt vierge. Heureusement, il y eut l'an dernier un livre nommé simplement «Journal» qui fut une merveilleuse surprise. Coccioli n'avait peut-être jamais écrit de façon plus dense, plus claire, plus sobre, et pour dire tant de choses profondes, simples, importantes. C'était un panorama . . . oui, pardon de revenir sur ma comparaison, c'était aussi beau que Florence vue des hauteurs de Fiesole ! Hélas ! nous revoici cette année au Mexique, la végétation envahit de nouveau les perspectives.

Pourtant, le premier de ces deux nouveaux romans n'est pas mexicain. «Le Caillou blanc»*) est la suite du «Ciel et la terre», ce livre paru en 1951 en français et qui compensa si bien pour Carlo Coccioli le tort qu'il s'était fait auprès des gens «moraux» en peignant l'équivoque Fabrizio. C'était, on s'en souvient, l'histoire d'un prêtre, Ardito Picardi, un passionné de Dieu, absolu, intransigeant, — un fanatique, pour employer déjà le mot qui reviendra souvent sous ma plume au sujet des livres récents —. Son besoin de sainteté ardente le conduisait à la fin du roman à une mort exemplaire et salvatrice devant un peloton d'exécution. Ceux qui aimaient le livre ne pouvaient que se réjouir pour le personnage enfin entré dans la paix par la porte qu'il s'était choisi. Les autres étaient fort heureux d'en être débarassé. Triste erreur ! Au début du «Caillou blanc», un écrivain nommé C. qui écrit «Le ciel et la terre» (mais qui cela peut-il être ?) apprend que l'exécution fut truquée comme dans «La Tosca» et Don Ardito condamné à la vie. «Le caillou blanc» est donc l'histoire passionnée des recherches que fit C., servi par une succession de hasards miraculeux, par une obstination admirable et par quelques correspondants très prolixes, pour retrouver Ardito Picardi. Bien entendu, il ne le retrouvera qu'au jour de sa deuxième mort, mort assez mystérieuse pour nous laisser craindre un troisième volume. La technique employée est donc un peu celle du roman policier. On peut assez bien imaginer C. sous le carrick de Sherlock Holmès ! Mais trêve de badinages, cette forme recouvre de fort graves problèmes et le ressort principal du drame est que Don Ardito au cours de son exécution manquée a perdu la foi, les fusils chargés à blanc ont tué son âme. Du moins, il le croit, car les informations successives reçues par C. lui révéleront enfin, et Don Ardito le découvrira lui-même juste avant sa deuxième mort, — nous, on s'en doutait dès le début ! — qu'en réalité il n'a jamais cessé d'être prêtre, de croire en Dieu et d'être un saint. J'ai souvent entendu des gens de bon sens déclarer qu'ils ne souhaitaient pas rencontrer des saints sur cette terre, car ce devait être une race fort ennuyeuse «Le caillou blanc» confirme ma tendance à les croire. Non qu'Ardito Picardi soit un personnage ennuyeux, — et même «Le caillou blanc» est beaucoup plus facile à lire que «Le ciel et la terre» —, mais c'est un personnage si compliqué qu'il ne peut que désespérer tout homme de bonne volonté. Un être pour qui nul ne peut rien, est-il quelque chose de plus exaspérant ? On ne peut que lui souhaiter sa deuxième mort, si peu chrétien que cela soit !

Oh ! certainement, Carlo Coccioli a eu un grand mérite en écrivant la vie d'un tel homme, — un homme à qui son âme met des œillères ! — ce n'était pas tâche facile, ni surtout commerciale (quoique depuis Ber-

nanos . . . !). Il l'a menée à bien avec toute la souplesse de style et d'imagination nécessaire pour que le livre ne tombe pas des mains. Car, je ne saurais trop le répéter avec admiration, ce livre n'est pas ennuyeux !

Je note en passant que l'on trouve parmi les informateurs succésifs de C. quelques personnages homosexuels. Enfin, c'est façon de parler . . . Si on veut bien les éclairer de cette façon tous les personnages de Carlo Coccioli sont homosexuels, c'est rarement dit mais c'est laissé à l'imagination du lecteur (et même Don Ardito Picardi). Certains sont cependant déclarés, tel Augustin Nevers, mais ceux-là je ne vous souhaite pas de les rencontrer dans cette vie, il vaut encore mieux fréquenter les saints. Parce qu'il est homosexuel, Augustin Nevers se croit possédé du démon, il fait de sa vie un enfer, il se hait, il hait l'amour, il se vautre dans son abjection(!) Je vous l'avais bien dit : encore un fanatique ! J'aimerais tant qu'un au moins des personnages de Carlo Coccioli découvre un jour que Dieu est amour — et même amour homosexuel, ce n'est pas une différence ! — et que l'amour est simple et beau.

Mais au Mexique, ni Dieu ni l'amour ne doivent être bien simples et bien joyeux. Ce roman qui se passe à Paris, en Allemagne, en Italie . . . et un peu au Mexique aussi, bien entendu, semble tout entier placé dans l'ambiance implacable de férocité et de fatalisme d'un climat brûlant et exaspéré. Ce n'est ni un message d'amour ni un message d'espoir, seulement la quête haletante d'un point d'eau dans le désert. Ah ! la fraîcheur des cyprès sur les collines florentines . . .

Le deuxième ouvrage récemment paru de Carlo Coccioli s'intitule : «Un suicide».**) En voici la trame brièvement résumée. Un écrivain nommé Fabio a publié un roman : «L'exigence et la victoire». (Ce sont des masques inutiles pour désigner Carlo Coccioli et Fabrizio Lupo). Un jeune mexicain écrit à Fabio pour accuser son livre de l'avoir désespéré et se suicide. Fabio accourt et mène une enquête pour découvrir qui fut ce garçon et comment son livre put déclencher le drame. Il y a là au départ une invraisemblance gênante. Pourquoi avoir désigné implicitement «Fabrizio Lupo» comme promoteur d'un suicide ? Je viens de relire ce beau livre en tentant de me placer dans cette ambiance et en sors bien assuré qu'il ne présente rien de désespérant pour un être normal, bien au contraire et même s'il s'agit d'un lecteur isolé. Il faut croire que le suicidé n'était pas un être normal puisqu'il a écrit que sa nature (sous-entendu l'homosexualité) est d'être sale et que rien ne pourra le laver. Et voilà bien la notion principale des œuvres récentes de Carlo Coccioli qui me hérissent. Le besoin de pureté, la peur du péché, le refus de s'accepter humain et naturel qui conduit au désespoir, à la haine du corps, au dégoût de l'amour et au suicide, Carlo Coccioli et ses personnages ne sortent plus de ce cycle. Il y a du Cathare là-dedans et, instinctivement, je me refuse. Hélas ! cette notion semble profondément ancrée dans la littérature homosexuelle actuelle. Quel roman sur le sujet, — je ne parle pas des œuvrettes licencieuses —, ne se termine pas par une mort, par la reconnaissance que le bonheur est impossible ?

Il serait quand-même temps de s'élever contre ce fatalisme faux qui nous fait plus de mal socialement et individuellement que tous les autres sujets plus ou moins motivés de nos plaintes. Comment s'étonner qu'il y ait trop de «tricheurs» parmi nous, alors que notre propre littérature

ne cesse de répéter qu'il n'y a pour nous aucune possibilité de vie normale et heureuse ? Mais enfin, quand une réaction se décidera-t-elle contre cette littérature débilante ? Je réclame une nouvelle croisade contre les Albigeois ? Eh ! bien, soit ! Et si je place ce manifeste dans un article sur Carlo Coccioli, c'est parce que je le crois plus capable que n'importe quel autre écrivain par son talent, par ses capacités d'enthousiasme, par la place qu'il a prise à la tête de notre littérature, de nous donner enfin ce roman de l'amour heureux, l'espoir que le bonheur existe dans une vie saine et joyeuse. Car il existe ce bonheur ! Il est rare et difficile à réaliser, c'est vrai, mais c'est parce que trop peu d'entre nous y croient, parce que faute d'exemples, faute de maître-livres, trop d'entre nous en désespèrent avant de l'avoir tenté. Ah ! sans doute, il faudra du talent pour faire accepter des histoires où il serait dit : ils se rencontrèrent, ils s'aimèrent, ils s'aidèrent avec tendresse, compréhension et dans la joie des corps. Cela ne peut même pas se terminer comme dans les contes de fées par : «et ils eurent beaucoup d'enfants . . .» Il ne peut s'agir de contes à l'eau de rose ou au vinaigre de scandale. Si Carlo Coccioli voulait enfin abandonner le fanatisme de la pureté, le culte du renoncement et le mirage de l'ascétisme, quels beaux livres il saurait nous donner ! Le Mexique avec son goût de la mort, du mépris, de l'humilité et de la violence, n'est malheureusement guère fait pour l'inspirer dans ce sens.

J'aurai bien d'autres occasions de répéter que le bonheur paisible et courageux, gai et confiant, existe, qu'il doit être peint et donné en exemple. C'est un des rares sujets sur lesquels je suis obstiné et certain. Carlo Coccioli m'a donné aujourd'hui l'occasion de m'étendre peut-être un peu longuement sur ces pensées . . . Mais je ferme la parenthèse et reviens à «Un suicide», pour dire que c'est un livre agréable à lire par sa forme qui rappelle aussi celle des romans policiers — le problème est : un garçon s'est tué, pourquoi ? On découvrira qu'il subissait l'influence d'un fanatique démoniaque, encore un fou de pureté ! Mais Fabio lui-même est aussi de la race des fanatiques inquiétants et inquiets —, par son style qui est beaucoup plus clair que celui de romans antérieurs de Coccioli, par certains passages d'humour grinçant et par le reportage qu'il présente sur la vie mexicaine.

Je vous conseille de le lire . . . et puis d'attendre avec confiance un livre chargé d'espoir qui saura dire : le bonheur existe, il est à votre portée . . . Ce livre est nécessaire, il viendra.

G.D.

Chambre commune

En novembre, Kérouan travaillait toujours au Cannet, sur le minuscule domaine vinicole des Marchetti.

Comme on parlait de l'hiver proche, il s'entendit offrir par la patronne de gagner la seule chambre possible, celle du fils de la maison. Car il dormait jusqu'alors dans la grange.

— Tu coucheras avé le pitchoun, Jean. Ça ne t'ennuie pas, au moins ?

— Merci, Madame. Du moment qu'il est d'accord, moi je veux bien.

*) Editions Plon. Paris, II - 1958

**) Editions Flammarion. Paris 1959